

Janusz Ryba

Anatomie des voyages du comte Jan Potocki

Literary Studies in Poland 22, 31-55

1990

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Janusz Ryba

Anatomie des voyages du comte Jan Potocki

Itinéraires parcourus

Le Siècle des Lumières était une époque de grande mobilité; il est permis de dire que le tourisme moderne y plonge ses racines. C'était un siècle riche de grands nomades; or, Jean Potocki (1761–1815) était de la race. A sa qualité d'écrivain de génie – on lui doit *Rękopis znaleziony w Saragossie* (*Le Manuscrit trouvé à Saragosse*) – il alliait celle d'un savant aux centres d'intérêt multiples, qui se faisait, tour à tour, slavisant, orientaliste, archéologue, ethnographe. Retracer la carte de ses voyages nous paraît le meilleur moyen de mesurer l'élan de son «tourisme» et la permanence de sa mobilité.

C'est de bonne heure – à l'âge de 13 ans, en 1774 – que Potocki quitta la Pologne. Le peu que nous savons sur cette époque de sa vie s'éclaire d'une esquisse inachevée, la plus riche pourtant de renseignements sur l'auteur du *Manuscrit...*, due à la plume de sa seconde épouse Konstancja née Potocka, en secondes noces Raczyńska¹. Elle nous apprend que, parti en 1774 pour la Suisse, Potocki y suivit une éducation pendant 4 ans. En 1778, il vient à Vienne où il entre dans une école militaire. La capitale de l'Autriche était à l'époque le séjour fréquent de ses parents.

Au déclenchement de la guerre austro-prussienne pour la succession bavaroise, en janvier 1778, Potocki prend le parti de s'engager dans l'armée autrichienne. Il y parvient, en dépit des réticences de ses

¹ Le témoignage de Konstancja Raczyńska sur Jan Potocki a été publié par M. E. Żółtowska, «Jan Potocki w oczach żony: nie dokończony szkic biograficzny» (J. P. vu par son épouse: esquisse biographique inachevée), *Wiek Oświecenia*, 1975, no 3.

parents et surtout de sa mère. Mais cette campagne fut loin de combler ses rêves de hauts faits d'armes, ayant dégénéré en farce à la faveur des manoeuvres et des louvoiements déployés par les hauts commandements pour éviter l'affrontement. Et, de plus, les troupes s'étant par trop abondamment nourries de pommes de terre, la guerre passa dans l'histoire comme «guerre des patates». Elle ne fit d'ailleurs pas long feu, s'étant conclue par une paix signée en mai 1779. Affecté à Buda, Potocki y mène une vie monotone de garnison, nullement à sa convenance, aussi, au bout d'un an, donne-t-il sa démission. A la mi-mai 1780, le voici partir en un premier voyage conçu avec élan, qui le conduit en Italie et en Sicile, à Malte et jusqu'à l'Afrique. Il y visite Tunis avec l'île de Djerba ainsi que Tripoli. A Malte, il découvre la Méditerranée en participant à des expéditions navales contre des corsaires musulmans.

En 1781, Potocki visite l'Espagne. Deux ans plus tard, il explore les antiquités hongroises et serbes. Dès le début de 1784, il entreprend un nouveau voyage qui le mène, cette fois, en Turquie et en Egypte. Il gagna la Turquie par la Mer Noire, ce qui lui permit de visiter les pays riverains de cette mer. Son séjour en Turquie se limita à Constantinople qu'il visita fort en détail, durant tout un mois. De la capitale de l'empire ottoman, il se rendit en Egypte, en visitant en chemin des îles de la Mer Egée. En Egypte son itinéraire était le suivant: d'Alexandrie où il débarqua, il se rendit à Rosette d'où il gagna le Caire en remontant le Nil. A partir du Caire, il faisait de nombreuses excursions, entre autres vers les pyramides. Son chemin du retour suivit le même itinéraire. A Alexandrie, il s'embarqua sur un bateau se rendant à Venise. En chemin, il visita la côte dalmatine et gagna Venise le 2 novembre 1784. Nous savons peu sur ce qu'il faisait après, sauf que de Venise, il se rendit à Velletri, localité située en Italie centrale où il visita un musée des antiquités, propriété des Borgia. Puis, il rentra en Pologne. Sans pouvoir préciser l'itinéraire de son chemin du retour, nous ne pouvons que présumer qu'il menait par Vienne.

Le 29 avril 1785, Potocki épousa Julia Lubomirska, fille de Stanisław, grand maréchal de la Couronne, et d'Elżbieta née Czartoryska bien en vue dans la haute société européenne. Aussitôt après le mariage, il part pour Paris. Fin novembre, sa belle-mère l'y rejoint après avoir fait un voyage en Italie. Sa femme fait également un

séjour à Paris où Potocki mène d'intenses études scientifiques dont il se divertit en voyageant. En août–septembre 1786, il parcourt l'Italie. En septembre 1787, il se rend en Hollande pour scruter la révolution qui vient d'y éclater, ce qui le détourne momentanément de son projet initial d'aller en Angleterre, qu'il mettra à exécution à la fin de l'automne. Ceci n'épuise pourtant pas le registre des voyages que l'auteur du *Manuscrit trouvé à Saragosse* fit en 1787. Il convient de le compléter par son séjour à Vienne et à Spa, avec sa mère.

En janvier 1788, Potocki quitta Paris à destination de la Pologne, en faisant une halte à Vienne. Début avril, il est déjà à Varsovie. Aussitôt rentré, il se lance dans la vie politique en ouvrant une violente campagne contre la Prusse qu'il accuse de préparer une agression contre la Pologne. Dans le courant du même mois, il part pour la Grande Pologne, province avoisinante de la Prusse, pour en cerner les problèmes et palper les réalités. En mai il est déjà de retour à Varsovie. Sur demande du roi qui, angoissé par la violence de sa campagne antiprussienne, cherche à l'éloigner de Varsovie, il se voit inviter par un autre Potocki, Szczęsny, à Tulczyn en Ukraine. Il y va, mais renonce vite au voyage et rebrousse chemin loin de l'Ukraine. De Varsovie, il se rend une nouvelle fois en Grande Pologne et se fait élire, par la diétine de Środa, député du palatinat (voïvodie) de Poznań à la diète qui allait se réunir à Varsovie en octobre 1788. Les devoirs de parlementaire limitent quelque peu la mobilité de Potocki, désormais astreint au séjour dans la capitale. Il se rendit quand même, en septembre à Berlin «où il était reçu avec force civilité par sa Majesté le roi»². Le 14 mai 1790 il fait à Varsovie l'un des plus excentriques exploits de sa vie: avec Jean-Paul Blanchard, il effectue une ascension en ballon, en compagnie de son valet turc favori, Ibrahim, et d'un caniche. Cet exploit fait monter sa cote dans la haute société de Varsovie.

En août 1790, Potocki abandonne subitement sa charge parlementaire et quitte la Pologne. Il s'installe à Paris pour un séjour de quelque durée, puis, part pour Madrid qu'il gagne en mars 1791 pour se remettre en chemin à la fin de mai. Jusqu'à la fin de juin, il

² Un «canard» en date du 4 novembre 1788; cité après: W. Smoleński, «Publicyści anonimowi z końca wieku XVIII» (Les publicistes anonymes de la fin du XVIII^e s.), *Przegląd Historyczny*, 1912, vol. XIV, p. 209.

parcourt le sud de l'Espagne et, en juillet, s'embarque pour le Maroc. L'idée de visiter l'empire marocain lui vint dans la capitale espagnole où il se lia d'amitié avec Bin-Otman, ambassadeur du Maroc. Celui-ci le munit d'une lettre de recommandation à l'empereur du Maroc, Moulaï-Jezida, ce qui le mit en droit de faire ce voyage. C'est que les voyageurs privés n'étaient pas à l'époque admis au Maroc. Le voyage en privé d'un Européen sans escorte n'y était guère possible en raison des plus hauts risques de la part des tribus qui peuplaient le pays; or, le droit d'escorte ne revenait qu'aux représentants officiels des puissances étrangères. Potocki s'y rendit en privé, ce qu'il souligne non sans quelque fierté dans son compte rendu de voyage:

D'ailleurs, je suis le premier étranger qui soit venu dans ce pays-ci avec la simple qualité de voyageur³.

Il débarqua près de Tétouan le 2 juillet 1791. C'est dans cette ville qu'il lui fallut attendre la réponse de l'empereur auquel le caïd de Tétouan expédia la lettre de recommandation dont Potocki avait été muni par Bin-Otman. La réponse, favorable, lui indiquait de se rendre à Sale où une audience lui était assignée. Le voyageur se vit accorder une escorte de 50 hommes à sa charge, et recommander de se joindre à celle de l'ambassadeur de Suède, en route également pour Sale. La première audience lui fut accordée le 2 août 1791; elle fut suivie d'une seconde à Sale le 4 août, et d'une troisième, le 13 août à Larache. Le chemin du retour empruntait le même itinéraire. Le 17 août, Potocki gagna Tanger, port sur le détroit de Gibraltar, d'où il mit le cap sur Cadix. La traversée dura une quinzaine d'heures.

³ J. Potocki, «Voyage dans l'Empire de Maroc, fait en l'année 1791. Suivi du Voyage de Hafez, récit oriental», [dans:] *Voyages*, éd. D. Beauvois, vol. 1, Paris 1980, p. 181. Ce compte rendu de voyage sera plus loin signalé sous le sigle de VM. Également les citations des comptes rendus des voyages en Turquie et en Egypte, en Hollande et dans le Caucase, proviennent de cette édition-là. Ces comptes rendus seront dans la suite marqués par les sigles suivants: VTE – Voyage en Turquie et en Egypte; VH – Voyage en Hollande; VAC – Voyage dans les steppes d'Astrakhan et du Caucase. Aux citations de passages du compte rendu du Voyage au Maroc, empruntées à l'édition de D. Beauvois, nous avons introduit des modifications mineures en nous fondant sur l'édition princeps de cette relation, de 1792, notre impression ayant été que l'éditeur avait quelquefois pris trop des libertés avec le texte de cette édition-là (préparée par l'auteur lui-même).

Ce rapide passage de l'univers d'une civilisation islamique à celui de la civilisation chrétienne lui fit de l'effet. Ce Cadix, par voie de mer, il se rendit à Lisbonne d'où il s'embarqua pour Londres. D'Angleterre, il se dirigea en France et débarqua à Paris en novembre 1791. C'est lors de ce séjour-là qu'il prononça un discours à une réunion du club des jacobins.

Il quitta la capitale de la France à la mi-décembre 1791 et par l'Allemagne, regagna la Pologne. Ce grand périple de plus de deux ans, 1790-1792, apporta, sur le plan littéraire, un riche acquis sous forme de comptes rendus de voyage. Potocki a décrit son voyage au Maroc. Il en a fait autant pour sa visite de l'Espagne et pour son chemin du retour par le Portugal, l'Angleterre, la France et l'Allemagne. Il est à déplorer qu'à l'exception du compte rendu du voyage au Maroc, les manuscrits ne se soient pas conservés⁴.

Après le déclenchement de la guerre polono-russe en mai 1792, Potocki se rendit à Grodno pour s'engager en volontaire sous les ordres du général Marian Zabiełło. L'adhésion du roi à la confédération de Targowica⁵ le décida à se retirer de la vie politique.

En juillet 1792, Potocki combattait encore en Lituanie contre des

⁴ Les manuscrits de ces comptes rendus de voyage se trouvaient à Łańcut. Ils avaient été dépouillés avant la seconde guerre mondiale par W. Kotwicz, *Jan hr. Potocki i jego podróż do Chin (Le comte J. P. et son voyage en Chine)*, Vilno 1935. En 1944, tous ces manuscrits disparurent.

⁵ Targowica — bourgade en Ukraine. Le 15 mai 1792, l'aile conservatrice de la noblesse y ourdit un complot passé dans l'histoire sous l'appellation de confédération de Targowica. Cette confédération était dirigée contre l'oeuvre de la Diète de 4 ans (1788-1792) qui adopta des réformes visant à faire sortir la Pologne du chaos politique et à en faire un Etat moderne. Or la confédération de Targowica, résolument antiréformatrice, se trama avec la bénédiction de la Russie, intéressée à maintenir la Pologne dans un état d'anarchie, source de faiblesse. Les conspirateurs demandèrent ouvertement à la Russie de les aider à faire conserver en Pologne l'ordre politique et juridique ancien, désormais mis en cause par les réformes de la Diète de 4 ans. Donnant suite à cet appel, la Russie fit entrer ses troupes en Pologne. Bien que la guerre ne fût pas encore perdue, le roi Stanislas Auguste adhéra le 24 juillet 1792 à la confédération de Targowica et, en sa qualité de chef suprême des forces armées polonaises, donna l'ordre à celles-ci de déposer les armes. Cette guerre eut pour conséquence le deuxième partage de la Pologne par la Russie et la Prusse, en 1793, à la suite duquel la Pologne se vit amputée de plus de 300 mille kilomètres carrés de territoire.

troupes russes; en août il se trouvait déjà à Łańcut, prestigieuse résidence de sa belle-mère, dans le sud de la Pologne. Il y écrit *Parady* (*Les parades*), six pièces en un acte, pour le théâtre du château de Łańcut, composé d'aristocrates. Le début de 1793 le voit à Varsovie. Il y prépare l'édition de ses *Chroniques, mémoires et recherches pour servir à l'histoire de tous les peuples Slaves* qui paraîtra en mai de la même année chez l'imprimeur Tadeusz Mostowski. Fin janvier, il quitte Varsovie pour n'y revenir qu'en automne, pour un court séjour pendant lequel il descendra à Mokotów, de nos jours quartier urbain, à l'époque résidence suburbaine de la duchesse Lubomirska. En novembre, il voyage à Podolie, à Łabuń, pour y rendre un hommage à Catherine II au nom de sa belle-mère dont une partie des fiefs s'est trouvée dans les frontières de l'empire russe après le deuxième partage de la Pologne.

C'est l'Allemagne qui fut le but d'un nouveau long voyage de Potocki. Potocki quitta Varsovie le 24 mars 1794, avant que n'éclatât l'insurrection de Kościuszko. Durant presque trois ans – jusqu'à la fin de 1796 – il parcourra l'Allemagne et l'Autriche. Nous savons fort peu des pérégrinations auxquelles ce voyage donna lieu. Il séjourna d'abord à Rheinsberg, résidence du duc Henri de Prusse, frère de Frédéric II. Il y écrivit, pour le théâtre de sa cour, une comédie en deux actes *Les Bohémiens d'Andalousie* qui fut montée le 20 avril 1794. Indubitablement c'est dans la période initiale de son voyage que Potocki fit une excursion au Danemark. En juillet 1794 il fit un séjour à Berlin; du 13 août au 17 septembre de la même année il découvrait la Basse-Saxe, voyage qu'il a décrit dans *Voyage dans quelques parties de la Basse-Saxe pour la recherche des antiquités slaves ou vendes*. Il fit un plus long séjour à Hamburg chez Stanisław Szczęśny Potocki qui, après avoir quitté la Pologne en 1793, s'y fit construire un palais. Cette résidence accueillait des personnalités connues de l'époque. L'auteur du *Manuscrit...* avait donc l'occasion d'y nouer plus d'une connaissance. Dans la dernière phase de ce voyage «germanophone» son pied-à-terre était Vienne.

A la fin de 1796, Potocki regagna Varsovie. C'était son dernier séjour dans cette ville. Au début de l'année suivante, il partit pour Moscou comme délégué de la noblesse du gouvernement de Braclaw pour le couronnement de Paul I. Il y séjourna jusqu'à la fin de mai, en faisant des démarches pour se voir accorder l'autorisation de

visiter la Sibérie. Face au refus, il partit de Moscou le 15 mai ancien style (29 mai nouveau style)⁶ 1797 pour le Caucase jusque-là faiblement exploré. En route, il visita les vastes étendues de la partie européenne de la Russie entre Moscou et Astrakhan. Ce voyage dura près d'un an: le 27 avril a.s. (9 mai n.s.) 1798, il franchit le Bosphore et se retrouva en Europe. Et c'est sur le Bosphore que s'achève son compte rendu de voyage. L'itinéraire de son chemin du retour à partir du Bosphore ne nous est pas connu; nous ne pouvons que présumer que, puisqu'il se rendait en Ukraine, il emprunta un parcours menant par les territoires de la Bulgarie et de la Roumanie d'aujourd'hui.

Sa première épouse Julia, étant décédée jeune, à l'âge de 27 ans (le 26 août 1794), Potocki, de retour de son voyage caucasien, se résolut à se remarier. Le 10 juin 1799, il épousa Konstancja Potocka, fille de Stanisław Szczęsny et de Józefina Amelia née Mniszech. On aurait cru qu'après ce mariage, partageant le plus fort de son temps entre Tulczyn et Dymidówka, il avait fini par s'établir mais il n'en fut rien. En mai 1802 il alla à Saint-Pétersbourg, s'y installa et c'est dans le courant de cette année-là qu'il y fit paraître son plus grand ouvrage scientifique, fruit de vingt années d'études, *Histoire primitive des peuples de la Russie*.

Au début de 1803, il partit pour Vienne, voyage occasionné par la mort de son père qui décéda le 14 décembre de l'année précédente. A la fin de 1803, il partit pour l'Italie, mais interrompit ce voyage pour des raisons financières. Sur son chemin du retour, il fait une halte à Venise pour étudier les possibilités d'un commerce avec la Russie via Odessa. Avant de regagner Saint-Pétersbourg, il fit escale à Vienne. De retour dans la capitale de l'empire russe, il se lança dans un intense travail d'étude et de rédaction en vue d'une histoire des différentes provinces russes.

Début juin 1805, Potocki part en un nouveau grand voyage, cette fois non plus en privé, mais comme membre d'une mission russe se

⁶ Les dates se rapportant au compte rendu du voyage Caucasien de Potocki et à ses lettres de la période de son séjour en Russie sont marquées selon le calendrier julien en usage en Russie jusqu'à la fin de 1917. L'abréviation: a.s. signifie ancien style. Dans les parenthèses, nous transposons les dates en termes de calendrier grégorien (c'est-à-dire selon le nouveau style, abréviation: n.s.) en usage dans les autres pays d'Europe.

rendant en Chine. Il prit la tête de l'équipe de chercheurs accompagnant la mission proprement dite. Cette expédition des grandes promesses allait totalement échouer. La mission gagna Ourga (aujourd'hui Oulan-Bator) et se vit intimer par les Chinois l'ordre de rebrousser chemin (la Mongolie à l'époque faisait partie de l'empire chinois). Ce renvoi de la mission tenait à une mésentente sur le protocole diplomatique entre l'ambassadeur russe Youri Golovkine et le wang (duc) d'Ourga, Yondon-dordjim. De l'avis de Potocki, la faute en incombait à Golovkine. La mission fit demi-tour et remonta à Irkoutsk. Potocki adressa à Alexandre I une demande d'autorisation de rentrer à Saint-Pétersbourg et quitta Irkoutsk le 18 mars a.s. (30 mars n.s.) 1806. Sur son chemin du retour Potocki se résolut à une escapade hardie. Au lieu de continuer d'Omsk sur Tomsk, il dévia vers Barnaoul, puis mit le cap sur Semipalatynsk d'où il gagna Kouldja la chinoise (aujourd'hui Ining); de là il alla à Boukhara d'où il prit la chemin du nord, vers la voie sibérienne, et regagna Omsk. L'étendue géographique de cette escapade fut imposante. De Sibérie, Potocki gagna les territoires limitrophes de l'actuel Afghanistan pour se retrouver, en suivant le chemin du nord, au point de départ. Il vaut la peine de souligner que lors de cette escapade, Potocki franchit (en fraude) la frontière de la Chine proprement dite; il fut seul parmi les membres de la mission à y avoir réussi.

En mai 1806, Potocki se vit remettre l'autorisation de l'empereur à retourner à Saint-Pétersbourg. Il regagna la capitale en juillet. Ses projets dont il sera question plus loin, ayant échoué, il rentra en Podolie, au début de 1808, et s'installa à Dymidówka, propriété de son épouse. Mais le ménage allant mal, le 15 avril 1808, les deux époux signèrent l'acte de séparation et le 1er février de l'année suivante, divorcèrent.

S'étant séparé de Konstancja, Potocki bénéficiait de l'hospitalité de voisins. Il séjournait de préférence à Tulczyn, à Winnica et à Janów, ce dernier — siège des Chołoniewski; les hivers, il les passait à Krzemieniec, ville de Podolie. En 1810, il partit pour Saint-Pétersbourg où il s'occupa de l'édition de ses ouvrages scientifiques.

En mars 1811, Potocki revint en Podolie. Entre temps, le Turc Ibrahim fit construire pour son maître un manoir de style oriental à Uładówka qui devint la dernière résidence de l'auteur de *Manuscrit trouvé à Saragosse*. C'est fréquemment qu'il partait visiter des voisins

et des amis, en raréfiant de longs voyages. En 1815, il prit le parti d'aller à Vienne où se tenait le fameux Congrès qui attira souverains et leurs ministres et la fine fleur de la société européenne. Les qualités de son esprit et sa vogue de voyageur faisait de Potocki un point de mire de «la haute» et lui valut le surnom de «Jean le voyageur».

Ce voyage fut le dernier long déplacement de sa vie. Le 11 décembre 1815, il se suicida d'un coup de pistolet. La balle qui lui fendit le crâne, il l'avait fabriquée du pommeau qui ornait le couvercle de son sucrier, en le dégrossissant avec soin, de manière à ce qu'il s'adapte au canon de son pistolet. La légende veut qu'il le fit bénir par le chapelain d'Uładówka, sans lui en révéler, bien entendu, la destination. Il fit aussi un projet de son épitaphe qu'il envoya à Krzemieniec.

Cette reconstitution sommaire mais assez complète, de ses voyages et de leur chronologie, permet de mesurer la mobilité de Potocki et l'envergure de son «tourisme». Récapitulons: parmi les pays d'Europe, il visita l'Allemagne, l'Autriche, le Danemark, la Suisse, l'Italie et la Sicile, Malte, l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, la France, les Pays-Bas, la Bohême, les territoires des actuelles Yougoslavie, Bulgarie et Roumanie, la partie européenne de la Russie. Il visita les îles grecques en Mer Egée, mais mit-il jamais les pieds en Grèce continentale? Le bateau à bord duquel il revenait d'Egypte mouilla à Irâkion dans l'île de Crète. Il en découle que sa croisière le conduisait dans plusieurs autres ports grecs, sans pour autant offrir à Potocki l'opportunité d'une excursion en profondeur du pays. Il se peut qu'il visitât la Grèce en revenant de son voyage caucasien en 1788; il a été dit que son compte rendu de voyage s'arrête au Bosphore. Nous avons hypothétiquement retracé la suite de son itinéraire en le faisant passer par les territoires de la Bulgarie et de la Roumanie d'aujourd'hui. Mais il n'est guère exclu qu'après avoir franchi le Bosphore, il fit une excursion en Grèce, avant de reprendre le chemin de l'Ukraine, par la Bulgarie et la Roumanie. Il serait en effet difficile d'admettre que ce fin connaisseur de l'antiquité n'eût jamais visité Athènes.

Des itinéraires ainsi retracés de Potocki il ressort que la partie de l'Europe qui lui fut la moins familière était la Scandinavie. Il ne vit qu'un seul des pays scandinaves — le Danemark.

Pour ce qui est de l'outre-mer, il visita la Turquie, l'Égypte, le Maroc, le Libye, la Tunisie, la Mongolie, la Sibérie, le Caucase, Boukhara et une frange de la Chine. Et lors de ses multiples voyages et déplacements d'une résidence à une autre, il apprit à bien connaître la Pologne et l'Ukraine.

Mais ce tracé imposant des itinéraires de Potocki ne donne pas à lui seul la pleine mesure de sa mobilité. C'est que dans nombre de pays nommés, en particulier européens, il séjourna plus d'une fois: deux fois en Espagne et en Angleterre, souvent à Vienne et à Saint-Pétersbourg, trois fois en France, en Allemagne et en Italie.

La mobilité de Potocki avait un double caractère. Elle peut se mesurer, comme pour tout voyageur au nombre de ses déplacements hors de sa résidence. Mais aussi à la fréquence des changements de résidence. Dans le cas de Potocki, il est même abusif de parler résidence en raison de la constance du changement. Il s'agissait bien plutôt de haltes prolongées ou de plaques tournantes.

Son enfance se passa à Pików, lieu de sa naissance. A l'époque de scolarité, il résida à Lausanne et à Genève; plus tard à Vienne. Durant son court séjour en Pologne avant le voyage en Turquie et en Égypte de 1784 et après, il résida vraisemblablement dans les propriétés de sa famille en Ukraine et peut-être à Pików. Puis, ce fut une halte de trois ans à Paris, plaque tournante l'aiguillant sur des itinéraires sans cesse nouveaux. De retour en France, au début de 1788, il s'installa à Varsovie qui lui servait de plaque tournante pour des déplacements de courte durée, jusqu'au voyage dans les pays allemands, entrepris en mars 1794. Durant ce voyage, sa plus longue halte fut Hambourg, puis — Vienne. Après le mariage avec Constance Potocka il habitait la résidence de son beau-père — Tulczyn ou à Dymidówka. Du milieu de 1802 à la fin de 1807 il résida à Saint-Pétersbourg d'où il partit pour Vienne en 1803 et pour la Chine en 1805. Retourné en Ukraine, début 1808, il vivait principalement à Dymidówka. En 1811, il s'installa à Uładówka, sa dernière halte.

Pików, Lausanne, Genève, Vienne, Paris, Varsovie, Hambourg, Tulczyn, Saint-Pétersbourg, Dymidówka, Uładówka — autant de localités qui servait à Potocki de séjours prolongés ou de haltes. A noter que dans quelques-unes de ces localités, il changeait de résidence à plus d'une reprise.

Cette double nature de la mobilité de Potocki le distingue parmi

les autres voyageurs de son temps. Il conféra à sa mobilité un caractère extrême: le constant changement de haltes prolongées en fit un aristocrate nomade, un nomade de luxe. Mais c'est ce mode de vie qui était à sa convenance. «La vie presque nomade avait de l'attrait pour lui», écrit Konstancja Raczyńska, dans l'évocation susmentionnée de son ex-époux⁷.

Son mode de voyager

Commençons par les moyens de transport qu'utilisait Potocki lors de ses voyages. Il voyageait en premier lieu en diligence, très en usage à l'époque en Europe. «De Rostock à Weimar – nota-t-il – il y a sept milles que l'on fait avec les mêmes chevaux»⁸.

Mais il faisait appel aussi à d'autres types de véhicules hippomobiles en usage à l'époque.

J'ai profité – écrit-il dans son compte rendu du voyage néerlandais – de la trêve pour venir chercher ici des papiers importants, que j'avais oubliés dans une malle. Deux excellents attelés à une chaise très légère m'y ont conduit en dix heures et me ramèneront demain à Amsterdam (VH, vol. 1, pp. 136–137).

Souvent, en particulier dans des pays non européens, il voyageait à cheval. C'était le cas de son voyage caucasien.

Je suis parti de Jekaterinograd vers les onze heures du matin, et suis venu à Prokhladnoï, où m'attendait une brillante escorte de Cosaques de l'Oural avec Ismaïl, fils de***, qui était venu à ma rencontre; nous passâmes le Malk et entrâmes dans une steppe qui nous semblait à perte de vue parce que montagnes étaient couvertes par des amas de nuages. Bientôt après nous arrivâmes à un village tcherkesse qui ne ressemble point à ceux des Tchétchènes ou des Koumuks (VAC, vol. 2, p. 125).

Ce qui mérite l'attention c'est que dans certains voyages, Potocki se déplace escorté. C'était le cas de son voyage caucasien; également au Maroc il se vit accorder une escorte, pour des raisons de sécurité.

Le cheval n'était pas sa monture exclusive pour parcourir les pays visités. Pour se déplacer et aussi pour le transport de bagages,

⁷ Żółtowska, *op. cit.*, p. 69.

⁸ J. Potocki, *Voyage dans quelques parties de la Basse-Saxe pour la recherche des antiquités slaves ou vendes, fait en 1794*, Hambourg 1795, p. 22. Ce compte rendu sera marqué plus loin du sigle VBS. Dans les passages cités de ce compte rendu, nous avons modernisé l'orthographe et la ponctuation.

il se servait aussi d'ânes et de mules. Du lieu de son débarquement au Maroc à Tétouan, il a fait une partie de la route à pied, accompagné d'un âne qui transportait ses bagages.

J'ai débarqué – écrit-il – à l'entrée d'une rivière assez considérable dont la barre n'est pas exempte de danger. [...] Et, sur ce, l'on m'amène un petit âne sur lequel je vais charger mon porte-feuille et mes piastres, laissant mes autres effets entre les mains des douaniers qui sont en tout pays les ennemis naturels et éternels des voyageurs (VM, vol. 1, p. 152).

Mais c'est à dos de mule qu'il fit la suite de la route vers Tétouan à partir de la douane, cette monture lui ayant été envoyée par le caïd, informé de son débarquement. C'est également en montant une mule qu'il faisait des excursions dans les localités situées dans la région de Tétouan.

Potocki utilisait souvent la voie maritime ou fluviale. Ce n'était pour lui ni une triste nécessité ni contrainte, même quand il se rendait sur un autre continent ou sur une île. C'est qu'il aimait à voyager par eau. Souvent, ayant le choix entre deux itinéraires: par eau ou par terre, il optait pour le premier. Sur la Volga et sur le Nil, il naviguait en barque. Pour de faibles distances en mer, il prenait aussi des embarcations propres à la navigation fluviale. C'est ainsi qu'il se fit transporter en caïque, canot turc léger, pour gagner Constantinople de Bûjûk Dere. Et c'est en barque qu'il fit la traversée sur la Baltique du port de Wismar à l'île de Poel.

«J'ai pris une barque pour me conduire à l'île de Peul qui est vis-à-vis du golfe à un mille et demide Wismar» (VBS, p. 25).

Pour les voyages au long cours, il prenait des bateaux. Il fit sur «l'Innocent» la croisière d'Alexandrie à Venise et le «Sainte-Anne» pour se faire transporter de Constantinople à Venise. «Déjà je suis à bord de la Sainte-Anne, corvette française qui doit me porter à Alexandrie» (VTE, vol. 1, p. 74).

Au cours de ses voyages, Potocki ne se bornait pas aux itinéraires terrestres ou par eau. Quand s'en présenta l'occasion, il ne manqua pas de faire usage du ballon, le seul moyen de transport aérien à l'époque. Il fut l'un des rares voyageurs du Siècle des Lumières à avoir sillonné la terre, les mers et les airs.

Voyons maintenant ce que comportait le bagage de Potocki. L'auteur se montre avare de renseignements à ce sujet; essayons toutefois de reconstituer à partir des minces renseignements qu'il fait

filtrer, le contenu de son sac de voyage. Tout ce qu'il faut pour écrire; en effet Potocki faisait, en voyageant, de nombreuses notes, matière première de ses comptes rendus de voyage. Six de ces comptes rendus se sont conservés jusqu'à nos jours, les *Mémoires sur l'expédition en Chine* inclus. Il notait ses impressions, mais également des observations d'un caractère scientifique auxquelles il puisait pour ses études et traités. Les notes demandaient du papier qu'il était difficile de se procurer dans les pays non européens qu'il parcourait, aussi était-il obligé d'en emporter en grande quantité dans ses bagages.

Il avait aussi besoin du papier pour dessiner, c'est que pendant ses voyages il mettait autant de passion à dessiner qu'à noter. Les thèmes de ses dessins étaient variés: paysages, architecture, types anthropologiques. Il fit accompagner son compte rendu du voyage caucasien d'une série de dessins remarquables, portraits de représentants de différentes tribus peuplant les contrées visitées. Il dessinait sur du papier Hollande, fort apprécié au XVIII^e siècle.

Depuis que je suis ici [à Mozdok — J.R.] le temps a été toujours fort doux, mais lourd et brumeux. Ce matin, pour la première fois, une petite gelée d'automne a éclairci l'atmosphère, et lorsque l'on a ouvert les volets, le Caucase, que je n'avais pas même aperçu, m'a paru, comme on dit, tout à fait sur mon nez. Alors je suis allé sur le rempart, et j'ai vu toute la chaîne, depuis le monte Mqinware, appelé par les Russes Kazbek, jusqu'à l'Elbrous. J'ai été prendre mes crayons et j'ai achevé en deux heures de temps un dessin d'une rassemblement frappante et sur une échelle considérable, car j'ai employé neuf grandes feuilles de papier de Hollande (VAC, vol. 2, pp. 121-122).

Des livres étaient un autre élément important du bagage de Potocki; c'est en particulier pour le voyage caucasien qu'il en a pris en abondance. Il a emporté entre autres le *Dictionnaire comparatif* de Peter Simon Pallas, des oeuvres d'Hérodote et de Strabon. Dans une notice du 20 mai a.s. (2 juin n.s.) 1797, il regrette de ne pas avoir pris d'oeuvres d'auteurs tels que de Guignes, d'Herbélot, Pétis de la Croix, Abulghasi. Par contre, il a emporté un grand atlas historique comprenant 37 cartes, synthèse d'ouvrages de nombreux auteurs dont ceux que nous venons de nommer. Cet atlas fut l'oeuvre de Potocki lui-même et lui valut — dit-il — l'estime de Jean Jacques Barthélemy, archéologue connu de l'époque.

Le fonds de la bibliothèque qui l'accompagnait augmentait au gré du parcours. C'est que lors de ses voyages, il achetait de nombreux livres et en recevait aussi en cadeau.

J'ai acquis — écrit-il dans le journal du voyage caucasien — un fragment de ces derniers [il s'agit de contes — *J.R.*] qui sont entièrement dans le goût des *Mille et une Nuits*; on m'a parlé d'une histoire d'Ouchounderi-khan que l'on ne peut entendre sans verser des larmes (VAC, vol. 2, p. 75).

Et dans sa description du voyage marocain, Potocki a noté:

Un jeune Talbe qu'on avait chargé de chercher pour moi un exemplaire de *Mille et une Nuits* est venu me voir ce matin. Il m'a dit que l'ouvrage que je désirais avoir portait chez eux le titre des trois cent cinquante-quatre nuits, ce qui fait une année lunaire; qu'il n'en connaissait dans la ville aucun exemplaire mais qu'il m'apportait un autre ouvrage intitulé *Giafar et Barmeki*, dans lequel on trouvait une grande partie des histoires contenues dans l'autre (VM, vol. 1, pp. 194-195).

Le nombre de livres emportés dans les voyages était inversement proportionnel à la portée géographique de ceux-ci. C'est que plus longue était la distance à parcourir, plus il était pénible de transporter un lot volumineux de livres. En faisant de courts déplacements en Ukraine, pour se rendre chez des voisins, il se faisait suivre de chariots chargés de livres.

«Il passait des hivers entiers à Janów — écrit Stanisław Chołoniewski — avec des fourgons de livres d'érudition. Des Strabons, des Warrons, des Scaliger, des manuels et des dictionnaires de toutes les antiquités orientales étaient ses compagnons inséparables non seulement à Janów, mais encore dans des auberges juives dans ses plus courts déplacements»⁹.

Mais le bagage de Potocki ne comprenait pas que des biens meubles inanimés. Le petit caniche Poteau était son compagnon inséparable même dans des voyages à plus haut risque. Il l'accompagnait dans son ascension en ballon, fait que nous avons évoqué plus haut; il était aussi du voyage caucasien à haut degré de risque; dans le compte rendu de ce voyage, Potocki nota: «Mon chien a fait grande sensation parmi eux [les Koumouks — *J.R.*]» (VAC, vol. 2, p. 41).

Les voyages de Jean Potocki, ceux en particulier dans les pays d'outre-mer, étaient autant d'entreprises coûteuses. Mais leur aspect financier est rarement évoqué, sauf pour le transport de la monnaie.

⁹ S. Chołoniewski, «Proroctwo Józefa de Maistre w Petersburgu przesłane Janowi Potockiemu r. 1810, sprawdzone w Uładówce R.P. 1841» (La prophétie de J. de M. à Saint-Pétersbourg envoyée à J. P. en 1810, vérifiée à Uładówka en l'an de grâce 1841), [dans:] *Obrazy z galerii życia mego*, Lwów 1890, p. 189.

Partait-il muni de grosses sommes? Ce qui entraînait en jeu c'était évidemment de la monnaie en or ou en argent; en emporter en grande quantité ce serait augmenter sensiblement le poids du bagage. Un passage du compte rendu de son voyage au Maroc laisse présumer que, dans les autres voyages aussi, il utilisait des lettres de change:

J'avais une lettre de change considérable sur un marchand maure appelé Sidi Mohammed el-Birouni. Il me fit offrir des lettres sur Fez ou Miquenez, mais je répondis que j'aimais mieux de l'argent comptant et il m'envoya aussitôt son changeur juif qui m'en paya le montant: la somme était d'environ deux mille piastres courantes (VM, vol. 1, pp. 208-209).

Tel serait donc, en grandes lignes, le contenu de bagages de Potocki. Et qu'en fut-il de ses usages vestimentaires? S'habillait-il à l'euro péenne ou préférait-il le costume du pays qu'il était en train de visiter? Or, c'est pour le second terme de l'alternative qu'il penchait: il cherchait à se rendre semblable, par le costume, aux habitants des pays qu'il découvrait. Ce «mimétisme vestimentaire» lui valut des avantages certains: il estompait dans une certaine mesure la différence entre l'étranger qu'il était et la population indigène, atténuait de part et d'autre le sentiment de distance, ce qui, bien entendu, facilitait le contact. Le costume local était, de plus, bien adapté aux conditions climatiques et préservait le voyageur de leurs inconvénients. Ainsi, en l'adoptant, Potocki atténuait les incidences négatives d'un climat sur sa santé.

En Egypte, il s'habillait à l'égyptienne; il se fit raser le crâne et coiffa le turban. A Dagestan, pays habité par les Azares, les Coumiks et les Nogaiès, il arbora la zergaka, un costume de peau chevaline. Et à Tanger, il se pavanait coiffé d'un large chapeau andalou.

Il en [éclats d'objets brisés par des explosions – J.R.] tomba aussi sur moi d'assez gros, mais leur coup fut amorti par un grand et épais chapeau andalou qui me couvrait presque tout entier (VM, vol. 1, p. 291) – nota-t-il dans le compte rendu.

Dans les salons d'aristocrates à Paris, à Vienne ou à Saint-Pétersbourg, sa tenue était impeccable, propre à la haute société; chemise blanche, frac, pantalon strict, bas et souliers. C'est dans une telle tenue que nous le voyons sur la toile de Giovanni Battista Lampi l'aîné et sur deux autres portraits de peintres anonymes. Mais à la fin de sa vie, à Uładówka, il portait volontiers du costume polonais, semblable à la *sukmana* paysanne.

«A présent, quand il venait à Uładówka et à Zofiówka – écrit Edouard Krakowski – il se vétait volontiers de *sukmana*, la longue tunique polonaise brodée et ceinte d'une écharpe. Lui qu'on avait si souvent vu en Europe en frac et haute cravate, les cheveux en „coup de vent” et couvert de décorations et de plaques, lui qui avait connu le monde, les salons et les Cours, s'est habillé en paysan qui causait avec ses paysans, comme fit plus tard le comte Léon Tolstoï à Yasnaïa-Poliana»¹⁰.

Potocki fut un homme aux centres d'intérêt multiples, ce qui trouva un reflet dans ses voyages. Loin de se confiner dans les questions scientifiques relatives à la préhistoire slave, son intérêt se portait littéralement à tout: la configuration du terrain, le monde végétal et animal, la religion et les rites, les moeurs, l'économie, l'histoire politique. Ses descriptions trahissent un remarquable don d'observation.

Le désert est encore partout sillonné par ce coléoptère que les naturalistes admirent pour son industrie à réduire en de grosses boules les excréments des quadrupèdes et l'activité avec laquelle il roule au loin ces sphères cinq ou six fois plus grosses que lui et les enterre ensuite en des souterrains faits avec un art infini. Les traces que cet insecte laisse dans le sable sont très profondes, le vent ne les efface pas aisément, et elles lui servent, sans doute, à retrouver le chemin de son trésor, auquel il revient jusqu'à ce qu'il ait tout emporté. Chaque fois il prend un autre chemin, aussi chaque excrément un peu considérable à l'air d'un carrefour où viennent aboutir nombre de routes différentes (VM, vol. 1, p. 232).

Les observations de Potocki, relatives aux comportements des hommes, se distinguent par une acuité non moindre que celle qui est la part de ses descriptions du monde animal.

Potocki cherchait, dans ses voyages à nouer un contact étroit et cordial avec les populations indigènes. C'est ce qui lui valut des renseignements précieux sur leur vie. C'est volontiers qu'on lui en prodiguait, en le voyant constamment interrogateur, soucieux de comprendre les phénomènes qu'il approchait et dont le sens de quelques-uns lui échappait.

Un autre moyen de s'enquérir sur les pays visités était pour lui la lecture d'ouvrages documentaires, tels que mémoires ou journaux qui lui permettaient de s'initier aux rapports sociaux d'un pays donné.

¹⁰ E. Krakowski, *Un témoin de l'Europe des Lumières. Le comte Jean Potocki*, Paris 1963, p. 221.

Ces ouvrages étaient souvent écrits en des langues qu'il ne maniait pas; il se les faisait traduire. Il arrivait aussi qu'il se faisait résumer par écrit les événements politiques qui s'étaient joués dans le pays visité avant son arrivée. C'est ainsi qu'il se mettait au courant de l'actualité politique en y ajoutant la vue directe des choses. C'était bien vrai pour son voyage au Maroc.

Mulay Jessid – écrit Potocki – trouvera sans doute aussi son Suétone, mais, en attendant qu'il se présente, je pense qu'on sera bien aise de trouver ici les principales anecdotes des commencements de son règne, telles que je les ai entendu raconter cent fois et telles que me les a écrites un homme du pays que je ne veux pas nommer et dont le secours m'a surtout été nécessaire pour les réduire en une espèce d'ordre chronologique (VM, vol. 1, p. 256).

Tout moyen lui était bon pour se procurer de l'information. A constater chez ses interlocuteurs un penchant pour les boissons fortes, il n'usait guère du compte-gouttes. C'était surtout vrai pour les habitants du Caucase qui aimaient à se régaler de la vodka. Voyons ce qu'il en dit dans ses notes de voyage:

Ourous, député tchéchène, m'a fait l'honneur de siéger longuement chez moi, à boire mon eau-de-vie et raconter ce qui se passe chez ses voisins, les Ingouches et les Karaboulak (VAC, vol. 2, p. 100).

C'est dire que sa soif de connaissances avait pour alliée la soif tout court de ses interlocuteurs. Tout au long de ses voyages, Potocki accumula une riche documentation géographique, culturelle et humaine.

C'est selon l'échelle de valeurs des peuples dont il faisait la découverte qu'il en jugeait les mœurs, tout en se gardant d'en tenter l'évaluation selon sa propre axiologie. Dans son compte rendu du voyage au Maroc, il se montre critique à l'égard des voyageurs qui jugent une civilisation étrangère au moyen des critères propres à la leur. C'est par la réflexion suivante qu'il conclut sa description impartiale des exercices de la cavalerie mauresque:

Cependant, j'ai entre les mains la relation d'un voyageur anglais qui dit: «Lorsque les Maures sont à cheval, il paraissent être devenus fous: ils partent au galop, s'arrêtent, se tournent à droite et à gauche, et se démènent comme des insensés». Mais un voyageur maure, ne pourrait-il pas dire aussi: «Lorsque les Anglais sont à cheval, ils paraissent être devenus fous: ils poussent leurs chevaux avec tant de vitesse qu'ils ne peuvent plus les arrêter et se cassent infailliblement le cou s'ils rencontrent le moindre obstacle. D'ailleurs, ils ne savent donner à leurs chevaux aucune souplesse, il leur faut beaucoup de temps pour les mettre en train, ils ne

peuvent ni partir à toute bride, ni s'arrêter sur les talons, ni se retourner pour donner avantagement ou éviter un coup sabre». Voilà ce qu'un voyageur maure pourrait dire et dirait infailliblement, tandis qu'un Français partisan de l'ancienne équitation, traiterait d'ignorants et l'Anglais et le Maure parce qu'ils ne connaissent ni l'un ni l'autre la volte en dedans, la tête à la muraille et mille autres airs de manège également agréables. Hélas! Les voyageurs n'ont, ordinairement pour observer, que les lunettes qu'ils ont apporté de leur pays et négligent entièrement le soin d'en faire retailler les verres dans les pays où ils vont. De là tant de mauvaises observations (VM, vol. 1, pp. 166-167).

Cette approche «du dedans» des faits de culture a permis à Potocki de formuler des observations pertinentes et pénétrants. Ce qui, aux yeux d'autres voyageurs, était de nature à indigner, était pour Potocki parfaitement justifié. C'est qu'il replaçait les faits perçus dans leur contexte culturel et ethnique d'origine qui en expliquait le pourquoi. Son attitude relativiste trouve son illustration dans la manière dont il perçoit l'usage des cadeaux à offrir aux grands, de rigueur au Maroc, qui indignait les voyageurs venant d'Europe. Potocki envisageait cet usage-contrainte en adoptant le point de vue de la culture marocaine, en cherchant à remonter jusqu'aux causes qui l'ont engendré. Cette approche faisait perdre à l'usage incriminé les aspects désagréables qu'il présentait aux Européens enfermés dans le point de vue propre à leur culture.

C'est, bien entendu, dans la multiplicité des horizons qu'il fit siens, qu'il y a lieu de voir avec autant de vigueur dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Le fait qu'à 13 ans il quitta la Pologne fut sans doute décisif pour son sens de la relativité; il empêcha le système de valeurs et les modèles de conduite propres à la culture polonaise de s'ancrer dans son esprit. Son séjour en Suisse où il partit pour s'éduquer fut trop court pour qu'il pût le marquer profondément; cela fit que les attitudes de Potocki au seuil de ses grands voyages ne sont pas à rapporter à un système homogène de valeurs propre à une culture concrète. D'où l'esprit de Potocki était particulièrement susceptible de l'idée de relativité. Chaque nouveau voyage affermissait en lui cette disposition d'esprit. Ce flux de normes de conduite diverses, de valeurs morales, de religions, de conceptions philosophiques dans lequel Potocki plongeait continuellement, stimulait son esprit mais était en même temps une force destructrice. *Le Manuscrit trouvé à Saragosse* indique que son auteur avait des difficultés à élaborer une conception du monde homogène et

cohérente, fondée sur des principes stables, ce qu'il y a lieu d'attribuer à son relativisme de voyageur.

La passion exploratrice et cognitive de Potocki n'était pas seule à s'exprimer dans sa manière de voyager; elle se doublait d'un goût prononcé du risque, de l'inattendu, des situations périlleuses. Potocki aime des sensations fortes.

Ce penchant trouva son compte dans les voyages aux pays non européens où Potocki put découvrir de l'excès: la cruauté des princes, leur faste inouï, des mœurs singulières aux yeux d'un Européen. Tout cela devait stimuler son imagination. Enfin, dans ces pays-là il trouvait aisément des situations où ses jours étaient en danger.

Le goût du risque se retrouve dans tous les voyages de Potocki, depuis le premier jusqu'à dernier. En voici quelques exemples. Il a été dit plus haut que de Būjūk Dere à Constantinople, il fit la traversée en caique, léger canot à voile. Cette embarcation se caractérisait par une faible stabilité; les rameurs la maintenaient en équilibre à coups d'avirons et par le mouvement de leurs corps. Le jour où Potocki faisait cette traversée, la mer était houleuse, ce qui, bien entendu, augmentait le risque de culbute. Il accepta non sans empressement la proposition de traversée faite par les ramerus qui ont sans doute deviné son goût du hasard.

Sa descente de la Volga de Sarepta à Astrakhan fin mai début juin 1797, offre un autre exemple de cette disposition d'esprit. Le maire de Kamienny Jar où fit halte la barque de Potocki, avertit celui-ci des périls qu'il encourait en continuant le voyage par voie fluviale, à cause des pirates qui infestaient le fleuve. En vain, car Potocki qui pouvait faire le même chemin par voie terrestre, reprit la barque et faillit effectivement tomber, avec son équipage, entre les mains de pirates.

Lors de son voyage marocain, Potocki fit aussi plus d'une fois preuve d'un goût désintéressé du risque. Pendant le siège de Tanger par les Espagnols, il s'installa, obligé de quitter son ancien logis transformé en poudrerie, dans le jardin du consul suédois, Wyck. Or c'était un endroit particulièrement exposé aux obus espagnols, chose que Potocki savait parfaitement bien.

Et l'on pourrait multiplier les exemples. Il faut, de plus, tenir compte du fait que les comptes rendus de voyage, source principale

de ce que nous savons sur la manière dont Potocki se comportait lors de ses périples, ne dévoilent qu'une infime fraction des situations dans lesquelles il s'exposait à de graves dangers; sans doute en a-t-il sautées dans sa description.

Outre la passion exploratrice et le goût du risque, les comptes rendus de voyage de Potocki reflètent l'âme artiste du voyageur. Elle se retrouve surtout dans son intérêt pour la nature et sa sensibilité à la beauté des paysages.

Les Grecs n'allaient point faire le tour des glaciers de Grindelwald et de Chamonix. Ils n'avaient vu que leurs taupinières du Parnasse et de l'Olympe. Ceux d'entre eux qui venaient au Phase et à Dioscourias devaient sans doute être frappés d'un si grand spectacle et facilement adopter les opinions des Orientaux qui y plaçaient la scène de leurs récits mythologiques.

Zoroastre, parlant du mauvais génie Ahriman, dit: «Il s'élançait de dessus le sommet de Boruz et son corps étendu sur l'abîme semble un pont jeté entre les mondes». Je ne connais rien dans Milton de plus beau que cette image; mais dans le *Zend-Avesta* elle se trouve mêlée de tant d'inepties, qu'il me semble évident que cet ouvrage a, pour ainsi dire, été édifié par les destours sur les débris de celui de Zoroastre. [...]

Le soleil se couchant derrière la chaîne me l'a fait voir tout entière, et pour ainsi dire en silhouette. Alors elle m'a paru comme une crête prodigieuse, hérissée d'une infinité de dents que l'on n'apercevait point lorsque le soleil donnait dessus. Les Alpes ne sont point ainsi découpées et ne se présentent point de cette manière de quelque côté qu'on les regarde (VAC, vol. 2, p. 122).

Pour voir des phénomènes rares de la nature, Potocki faisait souvent halte en chemin, voire déviait de l'itinéraire retenu. C'était le cas lors de son retour de Sibérie à Saint-Pétersbourg, en 1806. Il décida alors de faire une halte à Simbirsk (aujourd'hui Oulianovsk), pour voir le confluent de la Volga et de la Kama, spectacle incomparable, selon l'avis de tous.

L'âme poétique de Potocki s'éclaircit à sa réflexion sur les raisons de son voyage au Maroc, concluant son compte rendu marocain; il l'entreprit pour combler son rêve sur ce pays. Il est à présumer que la plupart des voyages qu'il fit dans des pays non européens combaient aussi un rêve et qu'il les avait précédés de voyages dans l'imagination.

Dans la réflexion ci-dessus évoquée, Potocki a nommé les éléments du voyage qui présentaient à ses yeux un attrait particulier. Le lot de ces éléments indique la nature de sa sensibilité artistique.

Je termine ici la relation d'un voyage que je n'ai point regardé comme une entreprise dont il dût résulter beaucoup d'instructions, mais plutôt comme une partie de plaisir, une promenade dans une autre partie du monde [...] Or les déserts et leur silence, la mer et ses vagues mugissantes, le calme et les orages, le gros temps et ses sifflements aigus, les paysages et la nature, voilà les vrais domaines du rêveur solitaire (VM, vol. 1, p. 309).

Les inconvénients des voyages

Les itinéraires parcourus, la fréquence des voyages démontrent que son goût du voyage était une grande passion. Or cette passion échappa au contrôle de l'auteur du *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Ses forces physiques et psychiques, ses moyens financiers n'ont pas résisté à sa mobilité. Potocki ne parvint pas à y mettre de l'harmonie, raison pour laquelle les voyages avaient dans sa vie une part de force destructrice.

Les voyages le ruinèrent financièrement. «Il fit vite de dissiper, à constamment voyager, une succession ancestrale déjà bien entamée» — écrit Stanisław Chołoniewski¹¹.

Les voyages ont aussi largement contribué à sa difficile situation conjugale, en particulier pour son second ménage — avec Konstancja Potocka. Lors de son expédition en Chine, elle le trompa. Dans son livre *Rogalin et des habitants*, Edward Raczyński écrit: «elle avait bien le temps de l'oublier. Quand il rentra, il ne tenait plus la première place dans son cœur»¹².

Dans ses mémoires, Filip Wigiel se montre plus circonstanciel que ne l'est Raczyński: il fait état de la fuite de Konstancja avec un amant. Les lettres que Potocki écrivait à son frère Seweryn de son expédition en Chine indiquait que le comportement de son épouse l'a douloureusement marqué. Sa conduite de l'époque où Potocki se trouvait en mission pour la Chine fut décisive pour la rupture du lien conjugal.

Les relations avec sa première épouse, Julia, une des plus belles Polonaises du XVIII^e siècle, n'allaient pas, non plus, pour le mieux. Mais, à la différence de la seconde union de Potocki, pour la

¹¹ Chołoniewski, *op.cit.*, p. 185.

¹² Cité après: D. Ciepieńko-Zielińska, *Klaudyna z Działyńskich Potocka*, Kraków 1973, p. 118.

première, c'est à défaut de témoignages précis que nous ne pouvons que présumer une incidence défavorable sur le lien conjugal, de ses absences prolongées de voyageur. Celui qui s'éprit de Julia fut Eustachy Sanguszko; c'est à force de persévérance qu'il finit par obtenir les faveurs de cette belle femme qui passait pour vertueuse pour ne s'être jamais fait connaître comme séductrice, en quoi elle différait de nombre d'autres dames du Siècle des Lumières.

Les confidences de Potocki sur le conflit entre sa passion des voyages et ses devoirs d'époux et de père (il avait cinq enfants) sont rarissimes. Il en a dit le plus, encore qu'il ne s'agisse que d'un aveu laconique, dans sa lettre à Adam Jerzy Czartoryski en date du 19 février a.s. (3 mars n.s.) 1806. La rareté des confidences à ce sujet ne prouve nullement une absence de remords; sa retenue verbale ne fait qu'indiquer qu'il s'interdisait, par discrétion, de soulever des questions assombrissant son âme. La permanence de ses voyages suggère cependant que cette passion avait toujours raison des réticences que pouvait soulever en lui le sentiment familial.

Les voyages ont également fini par compromettre la santé de Potocki. Dans une des îles de la Mer Egée, dont c'est plus tard que Potocki aura appris l'extrême nocivité du climat, notre voyageur fut atteint de paludisme. C'est alité qu'il fit la croisière de l'île de Rhodes à Alexandrie, et, en visitant l'Égypte, il eut des accès de la maladie. Les séquelles s'en sont révélées néfastes: à la suite de complications, il en éprouvera jusqu'à la fin de ses jours. Et des douleurs névralgiques le hanteront dans les dernières années de sa vie. Elles avaient pour cause les voyages et, plus précisément, les conditions matérielles de ceux-ci.

L'intensité des voyages multipliait leur effet pernicieux sur la santé de Potocki. Constamment en voyage, l'écrivain infligeait à son organisme un effort continu. C'est presque en permanence qu'il se trouvait en état d'acclimatement. Il s'exposait aux froids et aux chaleurs; c'est plus d'une nuit qu'il coucha sous une tente, s'exposant à l'humidité. Sa santé s'en ressentait, et plus il avançait dans l'âge, plus le mal devenait poignant.

Ces souffrances par excès de voyages montaient graduellement jusqu'à l'heure où Potocki se vit obligé de renoncer, d'abord à voyager dans les pays d'outre-mer, puis à parcourir l'Europe, surtout vers des pays éloignés. Son cas est celui d'un maniaque qui, à force

d'avoir trop pratiqué son activité préférée, n'est plus capable de continuer. Pour en conclure, deux raisons majeures sont à distinguer dans le cas de Potocki, lui interdisant de voyager: sa santé ruinée et sa ruine financière.

C'était pour lui, psychiquement parlant, un vrai désastre, le tassement graduel de son activité de voyageur ayant ouvert une brèche dans son emploi du temps. Avant même de mettre définitivement un terme à ses voyages, mais en ayant le pressentiment, il se mit à solliciter un poste dans la diplomatie russe, afin de combler le vide dont il savait qu'il allait se creuser dans sa vie. En décembre 1804, il se vit offrir une place au Département asiatique du Ministère des affaires étrangères à Saint-Pétersbourg et en devint le titulaire. Ce poste ne lui donnait cependant pas le champ d'action qu'il espérait et n'était pas de nature à combler le vide en question. Aussi entreprit-il des démarches énergiques pour se voir confier la direction du dit département. En lui imposant une vie active, ce poste lui eût permis non seulement de se refaire psychiquement une vie, mais encore de faire fructifier ses connaissances sur l'Orient. Ne pouvant plus se rendre dans les pays orientaux, il aurait pu, à la tête du département asiatique, s'en occuper en homme politique, ce qui le consolerait ne serait-ce qu'en partie de l'amertume de ne plus voyager en Orient.

C'est au cours de son voyage pour la Chine que Potocki intensifia ses démarches pour la direction du département asiatique. Dans sa lettre à A.J. Czartoryski du 12 avril a.s. (25 avril n.s.) 1806, il écrivait, en sollicitant son appui: «Mon âge exige que je me fixe»¹³, confession d'un nomade qui prit conscience de la fin proche de sa vie d'errance et de la nécessité d'adopter un mode de vie établi. C'est dans cette optique et non dans celle d'un ambitieux qu'il faut voir les démarches de Potocki pour le poste en question.

Ces démarches s'étant soldées par l'échec, Potocki, découragé, quitta Saint-Pétersbourg au début de 1808 et rentra en Podolie.

Après s'y être installé, il cessa de voyager. Ce fut la fin de ses longs voyages. Les déplacements qu'il faisait en Ukraine ne pou-

¹³ Cette lettre fut publiée par V. A. Francev, *Posledneye utchenoye pubtshestviye grafa J. Potockogo 1805–1806. Iz materialov dlia yego hyografii*, Prague 1938, p. 22.

vaient pas, bien entendu, lui tenir lieu de longs voyages, tels qu'il en fit en Egypte, au Maroc ou dans le Caucase. Comparés à ceux-ci, même ses départs pour Saint-Pétersbourg (1810) ou pour Vienne (1815) ne furent que de longs déplacements.

Ainsi, rien ne vint combler le vide de l'absence de longs voyages. En se transformant en sédentaire, Potocki ne parvint pas à se trouver une occupation appropriée. Le grand voyageur ne réussit pas à épouser la condition d'un haut fonctionnaire. Le fait de non-voyager pesait d'un lourd poids à un homme aussi mobile que Potocki.

Nous avons déjà dit que l'auteur du *Manuscrit trouvé à Saragosse* était un fervent de sensations fortes. Le contact fréquent avec les formes excessives de la vie orientale dont la cruauté des princes, de même que l'expérience fréquente de situations périlleuses, raffermirent en lui cette disposition d'esprit. Les longs voyages satisfaisaient ce besoin. A analyser les itinéraires parcourus par Potocki sous l'angle de leur exotisme, l'on en vient à conclure que ces voyages consécutifs étaient une quête continue d'un exotisme de plus en plus marqué. C'est par la Tunisie et la Libye qu'il commença d'en explorer; plus tard, il alla en Turquie et en Egypte. Au XVIII^e siècle, la vocation touristique de ces pays allait s'affirmant et leurs descriptions se multipliaient au gré de l'affluence de visiteurs. Et dans la capitale de l'Empire ottoman — Constantinople — ou dans les villes principales de l'Egypte — le Caire et Alexandrie — des colonies d'Européens vivant à l'européenne offraient l'hospitalité aux voyageurs de marque du vieux continent. Tout cela estompait l'exotisme de ces pays.

Plus tard, Potocki se mit à visiter des pays faiblement explorés par les Européens: le Maroc, le Caucase, la Mongolie. Ces pays étaient à même d'offrir à un voyageur d'Europe un lot plus abondant de sensations uniques qu'il ne pouvait s'en procurer en Turquie et en Egypte.

Une sensibilité qui s'émousse à force d'accoutumance, demande des sensations de plus en plus vives. Seuls les pays plus exotiques que ceux qu'il avait déjà visités étaient à même de lui en offrir. Mais ils se trouvaient trop loin pour un voyageur en mal de santé et à court d'argent: finis les voyages, finie la satisfaction de sa soif de sensations inédites. Son esprit qui en a par trop pris l'habitude, ne

pouvait plus s'en passer. Il s'ensuivit une boulimie, un état difficilement supportable.

Ainsi, la passion des voyages se révéla-t-elle lourde de conséquences pour Jan Potocki. Il resta seul, en proie à des névralgies, des accès de fièvre et à la soif de sensations fortes, accablé par une oisiveté forcée, dominé par la nostalgie irrémédiable du «grand large». Son suicide tenait pour une large part à ces causes-là. Mais, hâtons-nous de l'ajouter, sans cet excès d'errance et sans les expériences qui s'y rattachaient, il n'y aurait pas de *Manuscrit trouvé à Saragosse*, un des plus grands et des plus singuliers chefs d'oeuvre de la littérature mondiale.

Trad. par *Hubert Krzyżanowski*